

je vis le comte de Querceville la veille de sa mort, dans la chaumière de Gredel Baumann. Je comptais bien que nous ferions ensemble ce pèlerinage.

Ils allèrent à Turkheim, et, parmi les vignes que l'on vendangeait déjà, dans cette campagne fertile où retentissaient les joyeux appels et les chansons des vendangeurs, ils virent çà et là des croix élevées sur des tertres de gazon sous lesquels reposaient les dépouilles des vainqueurs et vaincus, ensevelis pêle-mêle au lendemain du combat.

La chaumière de Gredel n'avait pas changé, mais elle l'habitait seule avec sa petite-fille Susel, jolie blonde de douze ans, déjà fiancée. Le bonhomme Baumann était mort, ses fils dispersés aux alentours, et la veuve, devenue aveugle, filait sur le seuil, entourée d'une vingtaine de pigeons. Susel étendait sur la haie du jardin du linge qu'elle venait de rincer au prochain ruisseau ; perché sur le toit moussu et fleuri de joubarbe, un beau coq chantait.

Les cavaliers mirent pied à terre à cent pas de la maison, et s'approchèrent doucement pour ne pas intimider la petite fille.

— Mon enfant, lui dit en allemand le chevalier, est-ce bien Gredel Baumann qui est là ?

— Oui.

— Hé bien, dites-lui que M. le comte de Querceville vient la voir en souvenir de ce qu'elle fit pour son père, il y a dix-sept ans, après la bataille du Turkheim.

Il n'avait pas parlé bien haut, mais l'aveugle avait entendu.

— Qu'il soit le bienvenu, dit-elle en se levant. Susel, va chercher des chaises pour ces messieurs, et prépare-leur des gâteaux et du vin blanc. Je ne m'attendais pas à tant d'honneur, monsieur de Querceville, et je bénis le bon Dieu qui me donne la joie de vous remercier de tous vos bienfaits.

— Ne parlez pas de cela, ma bonne, dit Aimery en lui prenant la main. C'est moi qui vous suis très obligé. Je sais combien vous fûtes bonne pour mon père, et j'ai voulu vous voir et visiter la demeure où il mourut si jeune, et si loin de mon berceau.

Il mourut comme un saint, Monsieur, et votre nom fut le dernier qu'il prononça dans sa prière, mais il ne regrettait pas la vie. J'ose dire qu'il fut content de mes soins. Je suis Lorraine, et j'étais la seule femme du village qui parlât français. Enfin il fallait voir mourir ce brave jeune seigneur, et ses vassaux emportèrent son corps en France. Mon mari et moi nous l'avons pleuré comme un fils : il était si bon ! Pendant les huit jours qu'il vécut, souffrant comme un martyr, il ne lui échappa aucune plainte. Qu'il était beau et bon !